



PRESSE

ARDIF

H GALLERY

Directrice et Fondatrice :
Hélianthe Bourdeaux-Maurin

39, rue Chapon
75 003 Paris

+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
www.h-gallery.fr

Paris : Safari Street Art au Parc zoologique avec les créatures hybrides d'Ardif



Partez à la recherche des animaux mécaniques d'Ardif au Parc zoologique de Paris. ©MNHN - F.G. Grandin / Ardif

Cet automne, le Street Artiste Ardif a installé dans le Parc zoologique de Paris ses collages de créatures mi-animaux, mi-machines. Mis en vis-à-vis avec les pensionnaires du zoo de Vincennes, ces Mechanimals apportent un peu d'art dans les allées et recoins de l'établissement du Muséum national d'Histoire naturelle.

Ces derniers temps, de merveilleuses créatures ont rejoint le Parc zoologique de Paris. À l'occasion du Rendez-vous sauvage d'automne et de sa thématique « En quête d'espèces fascinées », l'établissement du Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN) a invité Ardif à installer plusieurs de ses œuvres sur le parcours. Ainsi, depuis le 23 octobre, girafes, lions, loups et chauves-souris côtoient les animaux mécaniques du Street Artiste dans un jeu de piste qui mêle nature, art et imaginaire.

Une première carte blanche donnée à un Street Artiste

Pour cette première collaboration avec un Street Artiste au Parc zoologique de Paris, les choses semblent s'être déroulées assez naturellement.

Après avoir découvert les collages d'Ardif sur les murs du XIII^e arrondissement pendant le confinement, Pierre-Michel Forget, professeur d'écologie tropicale au MNHN, va à la rencontre de l'artiste lors de l'exposition « Ardif. Promenons-nous dans les bois » au Cabinet 'amateur (Paris, XI^e arrondissement) et lui demande de venir au Parc zoologique réaliser une carte blanche inédite. « J'ai grandi à Vincennes. Cette commande est pour moi un aboutissement, une récompense, explique l'artiste lors de sa conférence le 30 octobre dernier au Parc. Découvrir des espèces, pouvoir dessiner des animaux que je n'avais jamais représentés auparavant m'a donné de nouvelles envies de dessin. »



Ardif devant son Grand koudou au Parc zoologique de Paris. @Agathe Hakoun

Après un an d'échanges, de repérages, préparations, dessins, collages et peintures, 17 Mechanimals ont rejoint le Zoo de Vincennes pour créer un véritable safari version Street Art. Espèces microscopiques, monumentales, disparues, imaginaires, fantastiques..... Le bestiaire d'Ardif se compose ici de lion, girafe, pingouin, chauve-souris, araignée, lémurien mais aussi de tardigrade ou encore d'un dragon bleu inspiré des légendes japonaises. Au pelage, plumage ou autre carapace de chaque créature se mêle des rouages et mécaniques Steam Punk, qui rappellent les dessins 'architecture du XIX^e siècle, marque de fabrique de l'artiste (à la formation d'architecte) depuis ses débuts dans la rue il y a cinq ans.

Un safari Street Art prolongé

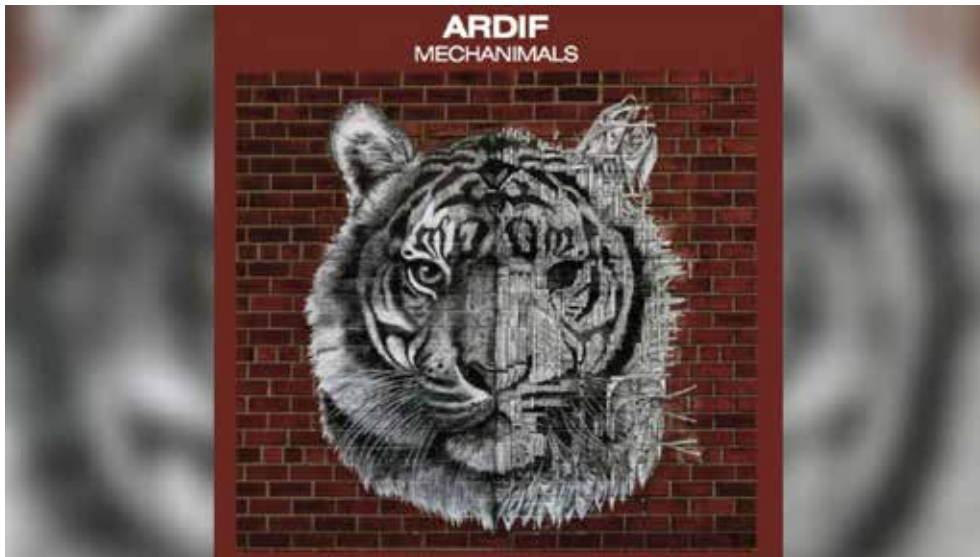


*Tardigrade d'Ardif au Parc zoologique de Paris.
@Agathe Hakoun*

Si, initialement, l'exposition de ces *Mechanimals* était prévue uniquement durant les deux semaines des vacances de la Toussaint, ces animaux hors-du-commun resteront finalement visible jusqu'à ce qu'elles soient dégradées par les intempéries. Ainsi, les visiteurs peuvent poursuivre leur safari dans les allées et recoins du parc, à la recherche de ces superbes créatures hybrides et espérer de prochaines collaborations Street Artesques au sein de l'établissement du Muséum. Du côté d'Ardif, en 2022 l'artiste abandonnera le temps d'un solo show sa faune habituelle pour montrer à la H Gallery (Paris, XI^e arrondissement) sa « *Mechanatomie* » et explorer cette fois-ci la thématique du corps humain.

Idée lecture : Les animaux hybrides du Street Artiste Ardif

Arts et Expositions



Mechanimals, par Ardif, YAM, 216 pages, 179 photographies, 19,50 euros

À l'approche des fêtes de fin d'année, pourquoi ne pas mettre un peu d'art urbain sous son sapin ? Découvrez les sublimes « Mechanimals » d'Ardif dans son ouvrage édité par les Young Artists Montmartre.

Avez-vous déjà remarqué ces animaux hybrides qui s'affichent çà et là sur les murs parisiens ? Qu'ils soient aquatiques, terrestres, volants ou même imaginaires, avec ou sans couleur, le Street Artiste Ardif les représente, mi-organiques mi-mécaniques, pour en faire ses « Mechanimals ». Ce premier livre est une rétrospective de trois années de collages et de peintures murales. Depuis l'été 2016, cette ménagerie de papier s'est installée à Paris, puis dans toute la France et en Europe, avant de traverser l'Atlantique et de couvrir les murs new yorkais. L'artiste ne reproduit jamais la même œuvre, chacune de ses pièces est unique et chargée d'un message. Lorsqu'il choisit de créer un hibou en Mechanimal, il le représente en l'associant à la symbolique du temps qui passe, du jour et de la nuit, tout en gardant une certaine harmonie entre la nature et la technique.

Un safari urbain aux inspirations steam punk



Ardif et Teuthis, Poisson chat, collage, Paris ©Agathe Hakoun

Le mélange de l'animal avec des machines et des parties d'architecture n'est pas le fruit du hasard. L'ouvrage met en lumière l'influence des inventions extraordinaires de Léonard de Vinci et de Jules Verne ainsi que des films d'animation japonais d'Hayao Miyazaki sur les Mechanimals de cet architecte de formation. Toutes ces inspirations imprègnent les œuvres d'un côté steam punk. Cet ouvrage ne décrypte pas seulement le zoo urbain que propose l'artiste dans la rue, il met aussi en avant les collaborations qu'il réalise avec d'autres Street Artists. On retrouve ainsi des collages et peintures murales hybrides faits à quatre mains avec Matt_tieu ou encore Petite Poissone. Le format du livre rappelle également les photographies carrées que l'on retrouve sur Instagram, où Ardif compile au jour le jour ses œuvres afin de garder une trace pérenne de son art et de faire voyager ses followers à travers le monde.

L'oiseau d'Ardif s'est posé sur une façade du Montmarin à Vesoul



le-travail-de-l'artiste-se-decline-au-travers-d'une-representation-animale-entre-nature-et-mechano-architecture-photo-bruno-grandjean-1571908123

L'artiste parisien de street art, Ardif, était en résidence cette semaine à Vesoul à l'invitation de l'ECAU. Il a laissé son empreinte sur le mur d'un immeuble Habitat 70 au croisement de la rue Belin et de la rue Ribot. Après la fresque représentant Jacques-Brel, son collage représentant un geai bleu va égayer tout le quartier.

Les mechanimals d'Ardif envahissent le MUR

Cinquième performance d'artiste pour le MUR de Mouans-Sartoux, avec le street artiste Ardif invité par l'association Unwhite it.



Ardif a présenté ses «mechanimals», hybridation entre architecture et nature animale aux côtés des représentants de la ville, NaturDive et Unwhite it. D.G.

Cinquième performance d'artiste pour le MUR de Mouans-Sartoux, avec le street artiste Ardif invité par l'association Unwhite it.

Une magnifique fresque représentant un dauphin et un globicéphale aux allures inquiétantes de mécaniques. Architecte de formation, Ardif explore les hybridations entre architecture et nature. « Un jour j'ai réfléchi à comment on pouvait créer des parallèles dans des symétries ou dans des compositions, de la nature animale et de l'architecture, comment elles pouvaient s'assembler et comment l'une pouvait découler de l'autre », expliquait l'artiste lors de l'inauguration vendredi. Par cette imbrication du mécanisme dans l'animal, Ardif rappelle l'intervention de l'humain sur la nature. « Avec l'association NaturDive, on a parlé des grands animaux marins sur lesquels on pouvait sensibiliser la population : les globicéphales qui sont massacrés tous les ans dans les îles Feroé et les dauphins qui souffrent vraiment de l'activité humaine », précisait l'artiste.

Trouver un équilibre

« Il y a aussi cette volonté de parler d'équilibre, pas uniquement pour dénoncer quelque chose de mauvais, mais pour que la composition de l'animal fasse une harmonie avec cette mécano-architecture et que cette harmonie nous rappelle qu'il faut trouver un équilibre entre notre progrès technique et notre patrimoine naturel ».

L'architecture du dessin rappelle un peu les mécanismes anciens. « Parfois la technologie nous échappe un peu, et j'aime bien quand la technologie reste quelque chose d'abordable dont on comprend le fonctionnement. » L'artiste a remercié l'association Unwhite it et la ville. « Cela a été 3 jours de travail hyperagréable, confiait-il.

La ville est très accueillante, les gens étaient contents de voir le projet en cours. » L'association NaturDive est une association de plongeurs citoyens. « Les plongeurs sont les observateurs privilégiés du monde marin, expliquait le responsable. On aide les scientifiques à mettre des chiffres sur l'état écologique du milieu et à fournir des données aux gestionnaires et élus. On sensibilise aussi les jeunes et les scolaires. »



Rencontre : Ardif, le street artist qui orne les rues de Paris de ses animaux mécaniques

Vous avez sûrement déjà croisé les collages d’Ardif au coin d’une rue. Rencontre avec le street artist.

Ardif dessine d’étranges créatures, mi-organiques mi-mécaniques, qu’il colle dans les rues de France et de Navarre. Il a commencé à investir l’espace public il y a peu et ses dessins s’installent de plus en plus dans notre paysage urbain.

Architecte de formation, l’artiste vit aujourd’hui sa passion à plein temps. Nous lui avons posé quelques questions pour découvrir qui se cache derrière ces collages intrigants.

Cheese | Peux-tu te présenter ?

Ardif | Ardif, je suis street artist parisien depuis deux ans. Je fais du collage dans les rues de Paris et ailleurs dans le monde. J’ai développé un thème autour des “mechanimals”, des dessins qui mélangent monde animal, mécanique et architectural.

Comment as-tu commencé à dessiner des animaux ?

J’ai démarré cette série en juin 2016, un peu par hasard. J’ai réalisé mon premier dessin durant une séance de croquis banale, posé dans un parc. J’ai commencé à dessiner un chat que j’ai arrêté à moitié pour créer ensuite une partie mécano-architecturale.

J'ai trouvé ça sympa et j'ai décliné ce principe sur un rhino, puis un poisson, puis un cerf... Une fois que la série était là, je me suis dit qu'il y avait un concept et une identité alors j'ai commencé à coller mes dessins dans la rue.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de t'exprimer dans la rue ?

J'ai toujours été attiré par la forme d'expression qu'est le street-art. J'aime le fait de pouvoir proposer des créations dans la rue de manière spontanée et imprévue. Je me suis lancé quand j'ai eu le sentiment d'avoir trouvé mon style et une identité visuelle.

Après réflexion, je crois que les attentats à Paris m'ont aussi marqué. J'ai eu l'impression que des personnes s'attaquaient à la liberté d'expression et au droit d'investir la rue. De fait, ça a exacerbé mon désir de m'approprier l'espace urbain.

Quelles sont tes inspirations ?

Mes inspirations sont assez variées : dans le domaine du street-art, des artistes comme Roa ou Ludo ont été des sources premières d'inspiration. Je m'alimente de beaucoup de références en BD comme Schuiten et Moebius, ou en cinéma avec l'univers de Miyazaki. Il y a aussi l'architecture, car j'ai eu l'occasion d'étudier des utopistes comme Constant ou Lebbeus Woods, mais aussi le théâtre de rue avec Les Machines de l'île de Nantes.

Est-ce que tu souhaites faire passer un message à travers tes œuvres ?

J'aime bien l'idée que le street-art offre à chacun l'envie d'interpréter l'œuvre à sa manière. Après, mon but premier est d'emmener l'observateur dans mon univers mécano-architectural par le biais d'une figure animale familière.

J'aime que les personnes s'imaginent qu'il s'agit de robots, d'êtres hybrides venus de deux mondes différents et non liés. Je cherche aussi à trouver cet équilibre entre les deux thèmes de mon dessin. Développer le progrès technique et humain est indispensable, mais il ne faut pas le faire au détriment du patrimoine naturel.

Enfin, parler des animaux est aussi une manière de témoigner de la diversité des espèces alors que l'on vit actuellement une sixième extinction de masse.

Quels sont tes projets pour la suite ?

J'ai plusieurs projets à venir, notamment une exposition solo au Lavo//matik en septembre. Sinon, j'ai envie de faire évoluer ma technique pour pouvoir faire des murs de plus en plus grands. Passer à la peinture grand format pour faire des œuvres plus durables et imposantes que le collage. Pour finir, mon but serait de faire voyager mon travail et de découvrir de nouveaux lieux grâce au street-art.

Vous pouvez suivre le travail d'artiste sur son compte Instagram.



ARDIF

Ardif est un jeune street-artiste qui colle ses dessins depuis un an dans les rues de Paris. Il utilise sa formation d'architecte pour donner vie à ses créations, mi animales, mi machines, au travers de tracés à la précision déconcertante. De ces rouages il dit lui-même faire ensuite « de la dentelle », faisant ressortir les mécanismes de ces structures mécaniques grâce à la texture des murs.

Son travail, à la fois animalier et steampunk, retient l'attention par la débauche de temps et d'énergie qu'il suppose, mais aussi par les interrogations qu'il laisse en suspend, montrant l'équilibre précaire existant entre l'Homme et la Nature.

- PARCOURS
- COLLAGES ET DESSINS
- L'ANIMAL ET LA SYMÉTRIE
- UN STYLE STEAMPUNK ?

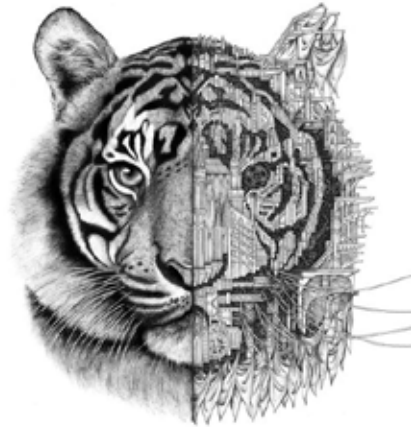
PARCOURS

Comment es-tu devenu artiste ?

A la sortie du Bac mon parcours a été assez chaotique : j'ai d'abord commencé par une Fac de mathématiques qui ne me plaisait pas, et je dessinais pendant les cours. Suite à cela j'ai entrepris une prépa artistique, qui m'a non seulement appris des techniques de dessin mais aussi donné des notions d'histoire de l'Art. Au cours de cette formation, je me suis rendu compte que l'architecture me plaisait, alors que je ne voulais pas l'étudier au départ car, mon père étant lui-même architecte j'avais peur de l'idée d'héritage. J'y ai retrouvé une créativité et un imaginaire qui me parlaient, avec le dessin comme base de travail. Le Street art m'intéressait certes, mais je n'avais pas alors trouvé le langage adéquat.



En sortant de l'école d'architecture, j'ai monté un collectif avec des amis architectes qui s'appelaient **Concrete Balloons**. Nous avons réalisé un travail sur des friches industrielles en allant visiter de vieilles usines ou métallurgies abandonnées, développant des fantasmagories à partir de ces lieux. Mon intérêt pour les structures un peu chaotiques vient de cette période, pendant laquelle nous avons réalisé une exposition "**Imachinarium**". Alors qu'au début mes carnets de dessin étaient surtout destinés au voyage, j'y ai un jour tracé mon premier **mechanimal**, un chat, avant de poursuivre tout au long de l'été. A la rentrée, j'avais développé une collection avec un concept, l'animal et la mécanique, dans une sorte de safari urbain qui se prêtait bien au Street art. J'ai ainsi commencé à coller mes premiers petits formats en septembre 2016.



Pourquoi avoir voulu travailler dans la rue ? Ta formation d'architecte a-t-elle influencé ce choix ?

Cette envie de m'exprimer dans la rue venait au départ de mon admiration pour le Street art, mais aussi pour les nouveaux réalistes comme Villeglé, qui ont arraché les affiches pour les mettre dans les musées. Ma formation d'architecte me poussait déjà à m'intéresser à la ville pour la façonner et lui donner un nouveau visage. Cependant, en tant qu'artiste, je pouvais faire la même chose de façon moins normée et administrative, plus libre. Je voulais aussi participer à cette grande idée d'art pour tous, accessible au passant quelle que soit sa classe sociale ou son milieu. Pour moi c'est ce que devrait être l'Art à grande échelle.

COLLAGES ET DESSINS

Pourquoi le choix du collage ?

Ce choix vient d'abord du fait que ma technique est impossible à réaliser directement sur un mur, car elle demande beaucoup trop de temps : j'aurais besoin pour se faire de deux à trois jours par dessin ! La particularité de mon style tient dans la précision de mon trait, qui vient du dessin industriel. Je suis fasciné par ces petites horlogeries très précises, qui demandent du temps et de la minutie. L'affiche ne trahissait pas cela, et m'a permis par la découpe du papier de rajouter une nouvelle dimension à mes dessins. En effet, en découpant les vides la texture du mur apparaît et le poster se transforme alors en dentelle avec les mécanismes qui se creusent.

Mais le poster a aussi une histoire artistique : d'outil de propagande, il est devenu medium commercial. Cependant, l'affiche publicitaire pouvait alors être une œuvre en elle-même, et des artistes comme Aristide Bruant en réalisait, alors qu'aujourd'hui c'est un produit qui a perdu son identité. Je crois que l'affiche peut redevenir objet d'art et souhaite revendiquer cet héritage.

Le collage est une technique éphémère, même au sein du Street art...

C'est vrai que de nos jours certaines fresques autorisées durent des années, mais pour moi l'essence du Street art reste son caractère éphémère. Un des arts qui m'a le plus influencé est le Land art, qui met l'œuvre à l'échelle du paysage. Son aspect éphémère est revendiqué et donne sa beauté à l'œuvre. Le Street art, de façon comparable, met l'œuvre à l'échelle du paysage urbain.



Quel processus de création suis-tu ?

Je pars toujours de l'animal. Au départ, l'idée était de se servir de la composition préexistante de la Nature. En effet, la réussite d'un dessin tient la plupart du temps à sa composition, et un animal est en soi une composition graphique existante. La Nature forme de très belles symétries et je construis mon dessin à partir d'elle. La plupart du temps je l'exploite telle quelle en coupant les animaux en deux, mais il m'arrive aussi de les "parasiter" en les dessinant de profil, comme c'est le cas pour la colombe ou l'abeille.

On retrouve dans cette technique des traces du dessin industriel...

L'apprentissage du dessin technique a influencé ma façon de faire, par l'utilisation du feutre fin, du Rotring. Je pars souvent d'un crayonné assez grossier pour la composition, avant de dessiner l'animal. Ces outils permettent de travailler les textures, plumes, fourrures, ou écailles, qui vont ensuite venir influencer le travail sur la partie mécanique et les objets la composant.



Cela explique-t-il aussi le choix du noir et blanc ?

Le noir et blanc est une base que j'apprécie beaucoup, même si de temps en temps je le rehausse de couleurs car il y a des animaux dont la teinte évoque directement quelque chose, qu'il s'agisse du rose du flamant ou de la couleur rousse du renard. Cela marque un contraste encore plus marqué avec la machine et apporte une nouveauté.

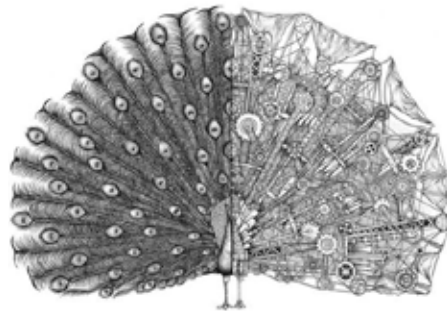
L'ANIMAL ET LA SYMÉTRIE

Pourquoi avoir fait le choix de peindre des animaux ? Était-ce pour leur aspect ludique ?

L'animal fait partie depuis toujours de mon univers visuel, que ce soit au travers des reportages ou des zoos. Pourtant, je pense que cette idée vient surtout du désir d'amener les gens dans mon imaginaire, l'architecture-machine, à travers une figure qu'ils connaissent et qui leur est sympathique.

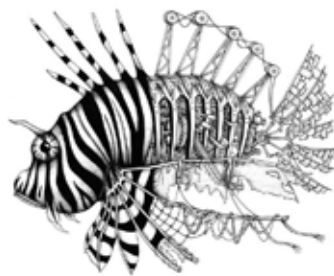
Le style animalier est répandu en Street art : penses-tu à l'idée de bestiaire en produisant tes créations ?

Effectivement, l'animalier permet de constituer une collection pour suivre une sorte de safari urbain. Mes animaux sont ainsi tous liés par un imaginaire commun, mais sont tous différents par leur graphisme ou leur texture. De plus, chaque animal a des symboles qui lui sont propres et identifiables par tous. Le bestiaire est ainsi à la fois un hommage à la zoologie et une exploration graphique fascinante, car il est impossible d'en faire le tour : espèces, textures, couleurs, compositions, c'est infini ! Il n'y a pas assez d'une vie pour dessiner toutes les espèces de la Terre. Du coup j'ai pour principe de ne jamais dessiner deux fois un même animal, pour représenter le plus d'espèces possible.



La symétrie marque aussi l'opposition entre l'Homme et l'Animal.

Ce qui m'intéresse le plus dans la symétrie est la notion d'équilibre. Un des artistes qui m'a le plus influencé est Miyazaki avec son imaginaire : dans Princesse Mononoké on retrouve cette lutte entre le progrès de l'Homme, sa volonté d'exploiter la terre, et les dieux de la Nature, les forêts et la princesse. Ashitaka, le héros du film, est l'élément neutre, le modérateur de ce conflit. Quelque part, je voudrais être l'Ashitaka de ce dualisme entre Nature et Technologie. Si l'Homme n'avait pas progressé nous serions toujours à l'Âge de pierre, mais la technologie créée doit se mettre au service de l'humain, sans se faire au détriment d'une surexploitation de la nature ou d'une artificialisation du patrimoine naturel. La symétrie représente donc également une sorte de balance entre ces éléments.



Tu utilises les noms des rues et les angles naturels qu'elles forment pour placer tes collages...

La symétrie permet de jouer avec les murs : les angles droits font perdre la vision d'ensemble du dessin, tandis que les angles brisés permettent de séparer mentalement les deux faces tout en le percevant intégralement.



Concernant les animaux, j'aime bien les clins d'œil : j'ai par exemple collé un chat rue Bichat, un rhinocéros près du Carreau du Temple, le renard rue du Renard. Evidemment il me manque la rue du Chat-qui-pêche ! J'ai aussi placé la colombe rue de la Paix, qui était mon dessin le plus symbolique car elle était tuée par des machines se transformant en armes.

Ce jeu symétrique est aussi idéal pour permettre les collaborations artistiques.

Actuellement, mon objectif est de mécaniser la scène Street art. J'ai commencé avec Manyoly car nous avons tout de suite voulu faire un projet ensemble. Mais Eddie Colla m'a aussi proposé de mécaniser une de ses créations, et j'ai très envie de travailler avec Codex Urbanus. Dans ces collaborations, ma partie sera la machine, car c'est mon univers.

UN STYLE STEAMPUNK

Comment cette fascination pour la machine s'associe-t-elle à la Nature ? Dans un de tes dessins, la machine sort justement d'un arbre.

J'aime les structures improbables et le caractère onirique qui s'en dégage. Ce goût vient des créations de Jean Tinguely, mais aussi des nouveaux réalistes avec les accumulations d'Arman, les nanas pétantes de Niki de Saint Phalle, ou encore les affichistes. En outre, l'osmose à trouver entre architecture et nature me fascine. L'Homme s'inspire sans cesse de la Nature pour innover, il la remodèle lui-même, et les nouvelles constructions urbaines tentent en permanence d'hybrider ces deux éléments. Quand l'un des deux prend le dessus cela ne fonctionne plus : trop de zones industrielles provoquent des désastres écologiques et la destruction des paysages, tandis qu'une surabondance de végétation sur un immeuble peut générer des invasions d'insectes ou des problèmes d'aération.

En mettant en avant les rouages, tes dessins semblent être les héritiers d'un rétro-futurisme qu'on associe volontiers au mouvement Steampunk.

C'est une influence culturelle qui vient des films que j'ai adoré, comme Star Wars, qui représente un futur vieilli, cabossé et underground. L'Art, comme la ville, doit avoir une patine, des strates. La technologie que je dessine ne pourrait pas être Apple, car son mécanisme est ouvert et montre les circuits imprimés. La technologie est d'abord une mécanique, une chaîne de production. C'est la même chose en architecture : je préfère un béton brut à un béton enduit, un bois brut à un bois lisse et vernis, un métal rouillé à un métal poli. Le Steampunk recoupe la culture de Jules Verne avec celle d'Hayao Miyazaki : les machines volantes n'y sont pas des concordées ! En cela, le Château ambulante, avec son architecture improbable mais cohérente, est un fantasme.

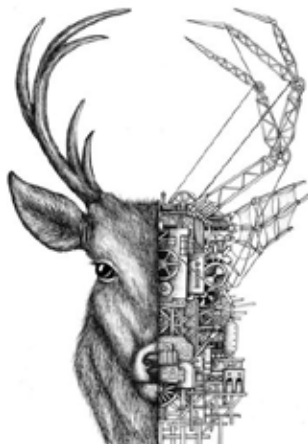


Cet univers rappelle aussi le monde de l'automate, notamment ceux développés par les Machines de l'Île à Nantes, comme le grand éléphant.

Deux mois avant de dessiner mon premier mechnimal, j'ai visité les Machines de l'Île à Nantes. Je pense qu'inconsciemment cette visite a fait ressortir quelque chose qui était latent en moi. Il y a cependant des différences : les machines sont de purs automates, on pourrait en voir la structure si on réalisait un écorché de l'animal. A l'inverse, je veux qu'on puisse imaginer dans mes dessins une vraie partie naturelle, car c'est elle qui crée l'opposition et le dialogue. Les gens perçoivent souvent mon travail de façon pessimiste, comme une dérive du progrès. D'autres encore me diront qu'il s'agit d'animaux robots. Tous les points de vue sont intéressants, mais pour moi ce sont véritablement des architectures machines inspirées par l'animal.

Comment vois-tu évoluer ton travail dans l'univers du Street art contemporain ?

Aujourd'hui, le Street art s'ancre dans le marché de l'Art et devient de plus en plus pérenne et institutionnel. Étant désormais admis, il faut le faire évoluer. Pour ma part, j'aimerais bien réaliser de grands travaux, tout en sachant qu'ils seraient détruits quelques mois plus tard. Une oeuvre à très grande échelle modifierait ma façon de faire, mon discours, tout en m'offrant une autre visibilité. Depuis toujours, un des projets que je trouve le plus fantasmagorique est Le Cyclop de Tinguely. C'est une sculpture architecturale, qu'il est possible d'explorer et de visiter. Elle représente pour moi l'aboutissement de l'union entre architecture et Street art.





ACCUEIL LES COLLECTIONS A PROPOS CONTACT

ARDIF



Né en 1986 à Paris, Ardif est un street-artiste français vivant et travaillant à Paris. Ayant suivis des études en prépa artistique, Ardif se spécialise dans l'architecture. Sa formation en architecture et son goût pour les machines steampunk se retrouvent au sein de ses œuvres. Il trouve ses inspirations à travers la pop culture, les œuvres cinématographiques de Miyazaki (1941), Star Wars et des animaux, qu'ils affectionnent tout particulièrement.

Son art est largement influencé par le «land art». Tendance de l'art contemporain, le «land art» est apparue dans l'Ouest Américain à la fin des années 60. Les artistes du land art comme

Christo et Jeanne Claude, Robert Morris (1931 – 2018) ou encore Christine O'Loughlin (1948) utilisent des éléments issus de la nature (sable, eau, rocher, bois, ...) ou d'un espace naturel pour réaliser leurs œuvres, tel est le cas pour Ardif qui utilise des murs comme support. Les œuvres du land art ont également la particularité d'être éphémères, c'est le cas pour Ardif qui joue avec l'éphémérité de ses œuvres. La nature devient une œuvre à part entière.

Ardif prépare ses dessins en amont, qu'il colle ensuite sur les murs. Ses œuvres éphémères sont caractéristiques du street art. L'artiste joue avec l'architecture, les matériaux et la dualité entre l'animal représenté et les bâtisses architecturales. Les œuvres de l'artiste illustrent une symétrie qui oppose la nature et le monde industriel.

Au travers de son art, Ardif réalise un «bestiaire» géant. Il rend ainsi hommage à la zoologie et au graphisme. La notion d'équilibre se distingue au sein de l'ensemble de son œuvre, cet équilibre est illustré par la symétrie de ses dessins. La composition de chaque dessin est minutieuse et très détaillée. Le contraste entre la texture du pelage et des plumes des animaux avec la structure architecturale est saisissant.

A travers ses œuvres, Ardif raconte le rapport de l'Homme avec l'innovation et la nature. L'Homme a évolué en innovant et chaque innovation s'inspire de la nature. Il y a une dimension écologique dans l'œuvre de l'artiste. La partie représentant l'animal est parfaitement équilibrée avec celle de l'architecture industrielle. Si cette dernière venait à prendre le dessus cela illustrerait les catastrophes écologiques. A l'inverse, si la nature reprend le dessus, des invasions d'insectes pourraient voir le jour selon l'artiste.

L'artiste pousse également le spectateur à se questionner sur ses origines primaires et animales. Il réalise avec brio des œuvres hybrides mêlant l'univers industriel et celui de la nature.

Les œuvres de l'artiste sont d'une renommée mondiale. Depuis 2016, elles sont exposées en France, aux Etats-Unis ou encore à Londres. Dernièrement, Ardif participe à l'exposition «Feat». Cette dernière est organisée par la Galerie Sakura à Paris et réunit quarante street-artistes pour l'occasion.

SES ŒUVRES :

